

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63224

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

être dressées des listes complètes des visiteurs et hôtes permanents du palais, voire du personnel administratif et domestique dont l'évolution n'a pas été précisée de façon définitive et l'on pourrait compléter la vision quelque peu hiératique donnée par le cérémonial et l'architecture en y mêlant des éléments de la vie quotidienne qui n'a pas été encore suffisamment étudiée. Ainsi s'acheminerait-on vers une «histoire totale» du palais dont la prochaine exposition qui va être organisée par Dominique Vingtain en juin 2002 nous donnera sans doute un avant-goût.

Anne-Marie HAYEZ, Avignon

E. Igor MINEO, *Nobilità di stato. Famiglie e identità aristocratiche nel tardo medioevo. La Sicilia*, Rome (Donzelli editore) 2001, XXI-346 p. (Saggi. Storia e scienze sociali).

Igor Mineo propose avec cette synthèse brillante, issue de sa thèse de doctorat restée jusqu'alors inédite, une lecture articulée de la formation en Sicile d'une noblesse trop souvent conçue comme immuable (le «baronage» de l'époque moderne plongeant ses racines, selon une idée encore largement répandue, dans un terreau médiéval rarement analysé en détails). C'est ce terreau précisément qui est au centre de ce livre. Pour ce faire, Igor Mineo bouleverse la chronologie établie et suggère que l'époque normande (mi-XI<sup>e</sup> siècle-fin XII<sup>e</sup> siècle) doit être lue non seulement comme un moment de rupture (elle sert souvent seulement de cadre à l'étude d'une des variantes de la féodalité européenne) mais aussi comme une période pour laquelle on peut mettre en évidence des continuités avec les époques précédentes. À l'autre extrémité chronologique de son enquête – le XV<sup>e</sup> siècle – Igor Mineo montre que certains traits considérés comme caractéristiques de la noblesse d'ancien régime (essentiellement les pratiques successorales et matrimoniales qui privilégient la transmission patrilinéaire des biens et du patrimoine symbolique des lignages, mais aussi l'institutionnalisation des privilèges ou l'intégration de la chevalerie dans la noblesse) s'affirment en réalité tardivement en Sicile à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans le sillage des études consacrées à l'anthropologie de la parenté, c'est toutefois l'étude des règles et des pratiques qui régissent le droit successoral et matrimonial dans l'île (à travers les testaments, les contrats matrimoniaux et les textes des coutumes urbaines essentiellement) qui constitue la clé de l'analyse menée ici et exposée de manière claire en introduction. Ces règles ne privilégient pas au sein des élites siciliennes (expression que l'auteur préfère au terme noblesse) la ligne agnatique de manière rigoureuse avant une période basse. Ce choix entre en conflit avec le droit féodal ou *jus Francorum*, freine la constitution de lignages puissants et surtout durables, et s'oppose donc à la hiérarchisation des élites. Avant cette date, le *mos latinorum* (ou communion des biens) et le *mos grecorum*, que reflètent les *consuetudines* urbaines et qui maintient une séparation entre le patrimoine du mari et la dot de l'épouse, sont les plus répandus et le second a tendance, semble-t-il, à se développer au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. L'approche retenue par Igor Mineo n'est donc pas strictement juridique et vise à mettre en évidence les stratégies familiales qui émergent à la lecture d'une documentation hétérogène et lacunaire mais qui n'en demeure pas moins significative. L'approche est ici chronologique et suit l'émergence et la consolidation dans la documentation de ces règles (chapitres II, IV et VI).

Si les chapitres qui concernent les XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles (IV-VII), les plus systématiques, emportent l'adhésion et montrent clairement les spécificités siciliennes en matière successorale et matrimoniale, leur articulation avec les différentes questions abordées de manière plus rapide (assise seigneuriale, institutionnalisation des privilèges, rôle joué par les grandes familles dans les institutions centrales et locales) dans les chapitres V et VII essentiellement, manque parfois de clarté et peut-être eût-il mieux valu se concentrer seulement sur une partie d'entre eux. Un autre aspect qui aurait mérité d'être approfondi, d'autant que l'auteur en

fait un point essentiel de sa conclusion, est celui des causes profondes de cette situation. Igor Mineo l'explique par le fait que la domination islamique aurait empêché à la Sicile de connaître une expérience seigneuriale entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, contrairement à ce qu'il en était ailleurs en Europe et même dans le sud de l'Italie continentale. Or, l'auteur manque de s'interroger sur les véritables continuités éventuelles avec cette période islamique. Lier la faiblesse de l'enracinement seigneurial au passé islamique de l'île est fondé mais il faudrait alors mettre en regard la géographie des fiefs avec celle de l'islamisation insulaire. Cette hypothèse, juste effleurée, laisse le lecteur sur sa faim d'autant que l'on touche là une question fondamentale.

Au-delà des questions que soulève l'impact de la domination islamique, revenons aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles auxquels l'auteur consacre son chapitre initial. La »Sicile normande«, point de départ de l'analyse, cesse d'être conçue comme un horizon originel et mythique et l'on doit en savoir gré à Igor Mineo. Toutefois, on peut suggérer des nuances ou des pistes restées inexplorées, sans doute parce qu'embrasser quatre siècles constituait un véritable défi. Il apparaît ainsi que la spécificité de l'Italie méridionale, qui est réelle, est accentuée de manière indue lorsque l'auteur soutient que, dans la région, aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, l'indétermination du groupe formé par les *milites* n'entre pas en contradiction avec le maintien d'une noblesse dont le prestige remonterait à une période antérieure (p. 15-16). Cela revient, en effet, à faire trop peu de cas de l'antiquité du lignage des Aleramici promu par les Hauteville, mais aussi de la noblesse des Hammudides, lignage princier idrisside, qui se maintient de la conquête à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et est reconnue par le nouveau pouvoir. D'une manière générale, la »noblesse« musulmane est négligée dans l'ouvrage et l'on peut regretter que la question de l'élite servile que constituent les eunuques de cour n'ait pas été abordée, notamment du point de vue des filiations inventées qui apparaissent dans des donations faites par certains de ses représentants. On pourrait objecter que de tels ajouts ne sont pas indispensables à la compréhension des mécanismes du Moyen Âge tardif. Mais, outre que cela ne serait pas faire justice au point de vue de l'auteur qui reconnaît l'importance de l'époque normande, ce serait aller vite en besogne; car la disparition entre le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (liquidation des élites musulmanes par Frédéric II) et la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (amoindrissement par les crises démographiques) d'une partie des élites qui résultent d'une stratification complexe apparaît comme une partie intégrante de la genèse des élites qui intéressent l'auteur au premier chef. En outre, l'idée que rien ne permet de documenter une polarisation grands/royauté sous la domination normande (p. 32), est difficile à soutenir: en effet le seul moment où elle se vérifie est celui pour lequel nous manquons de sources (à savoir le règne de Roger II, entre 1130 et 1154). Dans ce passage initial, enfin, Igor Mineo compare l'Italie méridionale continentale et la Sicile, un rapprochement trop souvent opéré alors même que le contrôle de ces deux espaces par le pouvoir politique ne peut en aucun cas se poser dans les mêmes termes.

Que l'on ne s'y méprenne pas: en dépit de ces remarques, une des grandes qualités de l'ouvrage réside dans le choix de ces limites chronologiques larges. Sont ainsi posées des bases qui suggèrent des hypothèses sur les continuités et les ruptures repérables sur le long terme, même si elles ne sont pas toujours formulées dans l'ouvrage. J'en esquisse ici quelques-unes, qui devraient fournir le sujet d'enquêtes systématiques. La parenté de la Sicile avec les royaumes croisés au XII<sup>e</sup> siècle se reflèterait (p. 296) dans le rapport étroit qui lie les élites siciliennes et la couronne. Ce dernier est indéniable mais se poursuit bien au-delà comme le souligne l'auteur à maintes reprises. Il est donc clair que les raisons se trouvent ailleurs. On se contentera d'en suggérer deux: la taille de l'espace insulaire est peu propice à l'émergence de pouvoirs périphériques; la relative »égalité« qui règne entre les grands est celle qui existe entre des combattants, conquérants ou défenseurs de la Sicile, et ces »élites en armes« se reconstituent régulièrement entre la fin du XI<sup>e</sup> siècle et la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle tend à établir une hiérarchie liée au mérite, par définition instable et en renouvellement permanent. De la même manière, l'idéal familial des élites siciliennes dont l'auteur souligne qu'il n'appar-

raît jamais clairement, pourrait commencer à émerger si l'on prenait en considération tout l'arc chronologique retenu. On peut penser en effet que les pratiques successorales et matrimoniales, dont Igor Mineo montre la diffusion, sont l'instrument de la résistance opposée à un modèle importé, dans la mesure où elles favorisent (même si toute règle est susceptible de connaître des accommodements) le regroupement géographique de familles élargies. On fait allusion ainsi moins à la concentration de patrimoines ou au regroupement de familles élargies, peu ou pas documentés, qu'à l'ancrage local de familles larges. Or, les racines de cette préférence pourraient bien être anciennes et plonger, pour une part au moins, dans une synthèse, née sous la domination islamique et systématisée par la suite, entre règles juridiques empruntées au droit byzantin et diffusion du modèle de la famille élargie propre à la culture islamique (et attesté dans l'île au XII<sup>e</sup> siècle), tandis que le *mos latinorum* peut servir les mêmes fins par la suite. Il est probable que les grandes familles importées se glissaient à l'intérieur d'une conception de la famille qui leur préexistait de ce point de vue. De la même manière, l'importance du rôle joué par l'assomption de fonctions administratives centrales par les membres des élites siciliennes et leur stabilité réduite se retrouvent certes tout au long des trois siècles retenus mais pourraient être utilement rapprochées de phénomènes semblables dans les pays de l'Islam.

Cette étude montre donc parfaitement les spécificités qui caractérisent les élites siciliennes tout au long du Moyen Âge et remet en question une conception monolithique de la noblesse européenne, même si des travaux récents suggèrent que les phénomènes décrits, au-delà des nuances régionales, pourraient bien être plus répandus. Le mérite d'Igor Mineo est grand car il engage, à la suite d'Henri Bresc, les spécialistes de la Sicile médiévale à étudier plus à fond la persistance et la disparition progressive d'une réalité trop vite enterrée par la plupart d'entre eux: la part islamique de la Sicile médiévale. Il est probable qu'un tel changement de perspective obligera à revoir les conclusions de l'ouvrage sur l'invention tardive de la noblesse sicilienne et à évoquer une noblesse alternative et complexe, puissante et non fragile, une autre noblesse, remplacée peu à peu par celle dont Igor Mineo montre si bien le développement tardif.

Anniese NEF, Rome

Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Bibliographie, hg. von Werner PARAVICINI, Teil 1: Deutsche Reiseberichte, bearb. von Christian HALM, 2., durchgesehene und um einen Nachtrag ergänzte Auflage, Frankfurt a. M. etc. (Peter Lang) 2001, 563 p. (Kieler Werkstücke, D 5).

Quand le trio des volumes de cette bibliographie des récits de voyage (au sens large) qui couvrent l'Europe continentale du Nord-Ouest était complet (Teil 2: Französische Reiseberichte, bearb. von Jörg Wettlaufer in Zusammenarbeit mit Jacques Paviot, 1999, 270 p. [D 12]. – Teil 3: Niederländische Reiseberichte, nach Vorarbeiten von Detlev Kraack bearb. von Jan Hirschbiegel, 2000, IX–414 p. [D 14]), le besoin se faisait sentir de réviser le premier volume, consacré aux récits provenant de l'espace germanique (essentiellement Allemagne, Autriche, Suisse), paru en 1994 et épuisé depuis un certain nombre d'années. C'est maintenant chose faite. Un »Nachtrag«, dû à Werner Paravicini et Jörg Wettlaufer, donne toute sorte d'*addenda et corrigenda*, notamment en ce qui concerne les éditions et travaux parus depuis 1993 et les identifications de certains noms de lieux relevés dans les itinéraires accompagnant chaque récit (il y a un index permettant de retrouver ces noms ainsi que ceux des voyageurs, auteurs ou non). Le nombre des pages passe ainsi de 527 à 563. Par ce moyen la bibliographie analytique reste l'outil de travail qu'il veut être, constituant une première étape dans toute enquête sur le voyage en Terre Sainte, à Saint-Jacques de Compostelle et ailleurs en Europe, de 1334 à 1531. Il mérite d'être souligné que le volume relève 154 récits »allemands« contre 41